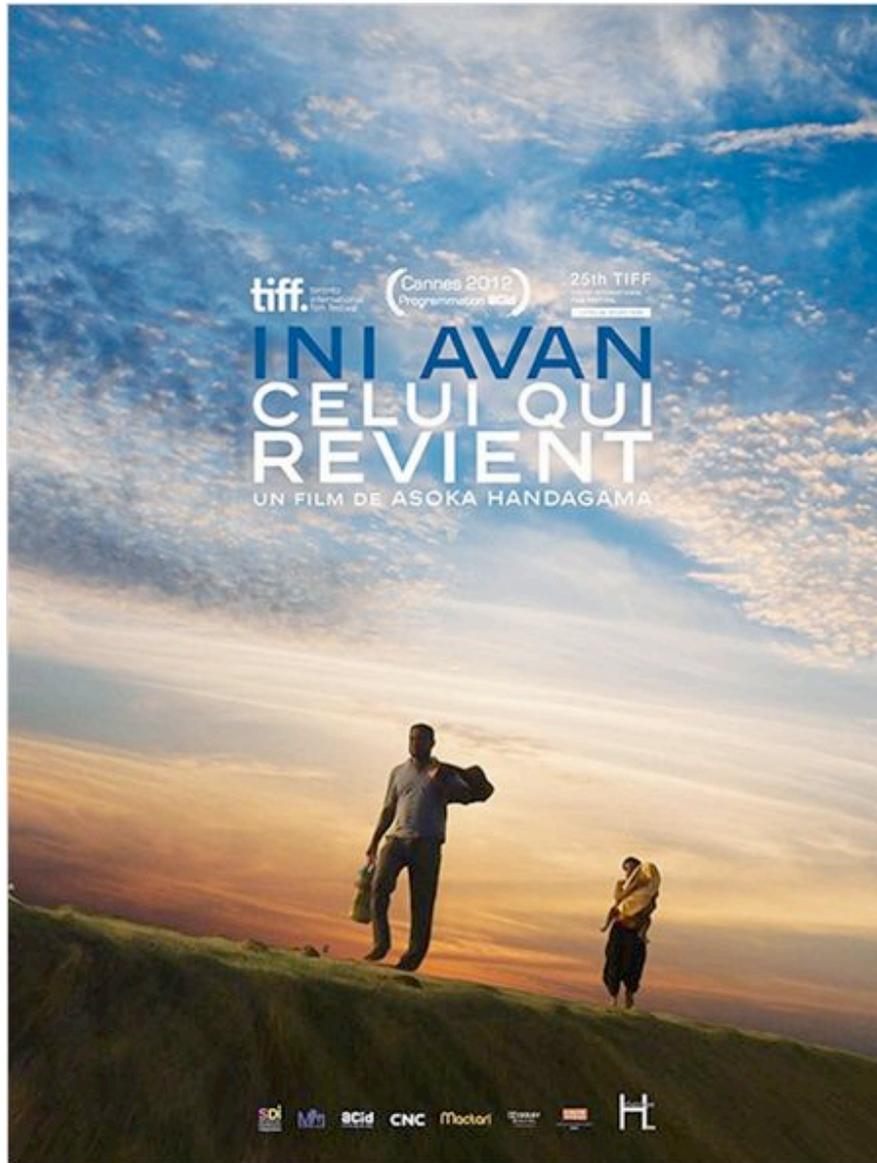


<http://enjeuxsurimage.com>



De nos jours, au nord du Sri Lanka...

Après deux ans passés dans un camp de réhabilitation sous contrôle gouvernemental, un ex combattant de l'armée rebelle vaincue retourne dans son village. Il y retrouve la femme qu'il a aimée, et entreprend de revenir à une existence normale. Coupable, aux yeux des villageois, d'avoir survécu, il est très vite rattrapé par les haines et les fantômes du passé. Une rencontre inattendue va peut-être changer le cours de son destin.



Ini Avan

De Asoka Handagama

Avec Dharshen Dharmaraj, Subashini
Balasubramaniam, Niranjani
Shanmugaraja, Raja Ganeshan

Sri Lanka - Fiction – 2012 - 1h44.

Le réalisateur

Asoka Handagama



Né en 1962 au Sri Lanka, où il vit et travaille, Asoka Handagama est une des personnalités à la fois les plus respectées et les plus controversées de la société sri lankaise. Mathématicien et économiste de formation, il s'est très tôt engagé, par le théâtre puis le cinéma, à décrire sans concession les réalités sociales, économiques et culturelles de son pays. *This is my Moon* (2000), puis *Flying with one Wing* (2002) lui valent une reconnaissance internationale grâce aux nombreux prix que ces films remportent dans les festivals à travers le monde. Son film suivant, *A Letter of Fire* (2005), est totalement censuré au Sri Lanka, et reste inédit à ce jour. *Ini Avan* est son 7e long métrage.

Note d'intention du réalisateur

Trente ans de guerre, c'est suffisamment long pour que toute une génération ne sache rien d'autre que porter une arme. Pour tous ces enfants et ces jeunes gens enrôlés par le LTTE comme soldats, le retour à une vie normale est un autre combat, plus douloureux et dangereux encore que celui qu'ils avaient affronté avant. Déjà victimes parce que entraînés de force dans la machine de guerre, ces hommes et ces femmes se retrouvent à nouveau aspirés dans un cercle infernal de violences et de souffrances...

Critiques

Cet ancien combattant de l'armée rebelle des Tigres tamouls revient dans son village. Malgré son port de colosse indestructible, il est fatigué, brisé, vaincu, après avoir passé deux ans dans un camp de réhabilitation. Son retour n'est pas fêté, bien au contraire. Les gens observent ce survivant d'un drôle d'oeil : un coupable qui a pris les armes en abandonnant sa famille, un survivant qui a échappé à la mort, à la différence de tant d'autres... C'est une histoire de revenant poursuivi par les fantômes de la guerre que filme le cinéaste Asoka Handagama, un auteur sri lankais reconnu (c'est son septième long métrage), mais controversé dans son pays, en raison de son soutien à la minorité tamoule.

Politique, le film l'est, par petites touches. C'est surtout un mélodrame, aux couleurs soyeuses, aux clairs-obscur sensuels, qui manque parfois de rigueur dans le scénario — certains personnages qui entourent le héros malheureux restent trop flous. Mais, formellement, on aime son alternance de mouvements fluides (à moto) et d'instantanés, où les protagonistes sont comme statufiés par la parano, la surprise ou l'émotion. En suivant l'ex-combattant dans sa lutte pour recouvrer sa dignité, le film dresse l'état des lieux d'un pays où la mafia s'est installée, où la violence sociale a pris le pas sur la violence de la guerre civile. Sans fatalisme : une forme sinieuse et insolite de salut, voilà ce qui se dessine malgré tout.

Jacques Morice – Télérama



Banquier le jour, cinéaste la nuit

S'il animait un séminaire intitulé « *la fabrique du cinéma* », nul doute qu'Asoka Handagama remplirait les salles. A 49 ans, le cinéaste sri-lankais a son distributeur attiré - Héliotrope Films. Pas d'angoisse, ses films sortent en salles, du moins à l'étranger : le gouvernement sri-lankais ne goûte guère son œuvre sulfureuse et lui met parfois des bâtons dans les roues. Dans sa « *vie parallèle* », l'homme occupe un poste de directeur de la communication à la Banque centrale du Sri Lanka.

Ses tournages sont toujours circonscrits à ses périodes de congés - « *vingt jours maximum* ». Bien sûr, concède-t-il, c'est « *parfois perturbant* », cette double casquette d'artiste et de dirigeant d'une institution tellement inscrite dans le libéralisme économique, mais, ajoute-t-il aussitôt, « *Je ne suis pas déconnecté de l'économie, et je n'enchaîne pas les films à la télévision pour survivre.* » Soit.

Asoka Handagama n'a pas tellement envie de s'attarder sur cette partie de sa biographie. Il est venu à Cannes pour présenter son dernier film, *Ini Avan*, sélectionné par l'ACID, l'Association du cinéma indépendant pour sa diffusion.

Subtil

Ini Avan, c'est l'impossible retour à la vie normale d'un soldat tamoul qui rentre au village, à l'issue de la guerre civile qui a duré une trentaine d'années (1983-2009), et généré « *plus de 100 000 morts* », comme ne manque jamais de le rappeler le cinéaste sri-lankais.

L'image est belle, parfois trop léchée, mais le récit est subtil et parsème le film d'instantanés magnifiques : un personnage vient perturber de manière inattendue la vie du héros, une jeune femme qui a connu toutes les persécutions et affronte avec une légèreté désarmante tout ce qui pourrait lui arriver : « *Nous avons survécu à la guerre, alors profitons de la vie* », dit-elle. L'arrivée d'Asoka Handagama dans le paysage cinématographique a suscité un petit séisme. En 2001, les deux frères ennemis de la critique, *Les Cahiers du cinéma* et la revue *Positif*, avec respectivement à l'époque à Charles Tesson et Michel Ciment, tombaient d'accord pour saluer *This Is My Moon*, petit bijou expérimental.

« *Je suis devenu distributeur pour lui* », confie Laurent Aléonard, fondateur d'Héliotrope Films. C'était en 2001, justement, pour sortir en salles *This Is My Moon*. Tourné dans le nord du Sri Lanka, en « *dix-huit jours* », le film raconte l'histoire d'amour entre une jeune femme tamoule et le soldat gouvernemental qui l'a violée...

L'infatigable filmeur est l'un des rares cinéastes engagés au Sri Lanka. Toute la filmographie d'Asoka Handagama appuie là où ça fait mal, et la société sri-lankaise le lui rend bien, entre polémiques, attaques en justice et procès d'intention.

Flying with One Wing (2002) est tiré d'un fait divers qui avait défrayé la chronique au début des années 1990 : une femme vit et travaille sous l'apparence d'un homme pour échapper aux servitudes sociales. *A Letter of Fire* (2005) a été censuré par le gouvernement : le film affronte des tabous sociaux, et l'un de ses personnages, une femme incestueuse, est magistrate. Une pétition de soutien au cinéaste avait alors circulé, signée notamment par Lester James Peries, vétéran du cinéma sri-lankais. Asoka Handagama a besoin des festivals pour défendre son œuvre. Il peut compter dessus : la liste de ceux qui l'ont accueilli occupe quatre pages format A4.

Clarisse Fabre - Le Monde

